

GIDE ET RIVIÈRE
LETTRES INÉDITES

Des quatre lettres inédites que voici — et dont nous devons la communication à l'obligeance d'Alain Rivière, fils de l'écrivain et membre de l'AAAG — celle du 10 janvier 1909 est la première de l'important ensemble de la *Correspondance André Gide — Jacques Rivière*, dont notre ami Kevin O'Neill est chargé de préparer l'édition. Un mois plus tôt, chez son ami le peintre André Lhote, Rivière a enfin fait la connaissance de celui qu'il admire depuis longtemps déjà. A Lhote, Gide a promis de l'introduire auprès des marchands ; à Rivière, il a offert de collaborer à *La Nouvelle Revue Française*, "qu'il vient de supprimer après le premier numéro et qu'il va refonder en la débarrassant de Montfort et consorts".¹

Paris, 10 janvier 1909

1, rue de Tournon

Cher Monsieur,

Vous avez été si simplement accueillant pour mon ami Lhote et pour moi qu'après plusieurs semaines d'hésitation je me décide à vous envoyer mon essai sur une métaphysique du rêve, que le Mercure m'a rendu.² Vous apprécierez vous-même si La Nouvelle Revue Française peut l'accepter.³ Mais ne craignez pas de me le renvoyer, s'il vous semble d'un intérêt insuffisant. Je vous ai dit que j'avais cessé d'en être complètement satisfait.

1. Sur cette première rencontre, v. la lettre de Rivière à Alain-Fournier, décembre 1908, *Correspondance Rivière—Fournier* (éd. 1948), t. II, p. 260-1.

2. Rivière avait fait envoyer en août 1908, par Gabriel Friezeau, son *Introduction à une Métaphysique du Rêve* au *Mercure de France*, mais n'avait jamais reçu de réponse d'Alfred Vallette. Ayant appris dès le 14 octobre "que Gide allait fonder une revue, *La Nouvelle Revue française*, je crois, avec Montfort ?! et Ch.L.

Si vous l'acceptez, peut-être conviendrait-il d'ajouter comme épigraphe quelque phrase de la Postface de Paludes dont le sens serait : Toute idée doit se détruire par sa propre exagération.⁴ — Je suivrai votre avis sur ce point.

Mon ami Lhote n'a pas renoncé à profiter de l'offre que vous lui avez faite, d'accueillir quelques-unes de ses toiles. J'attends seulement de pouvoir joindre aux paysages que vous avez remarqués quelques études plus récentes qu'il doit m'envoyer prochainement.

Peut-être oserai-je vous parler, quand je vous verrai, de certains démêlés intérieurs que j'ai eus avec Ménélaque et de la façon dont je les ai dénoués.

Veillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

Jacques Rivière.

Quinze jours après cette lettre, première visite de Rivière à Gide, villa Montmorency : "Gide a été cent fois plus exquis que je ne l'avais rêvé. (...) je lui ai tout dit. Partis de Claudel et de Suarès, nous sommes assez vite arrivés à moi. Il me croyait chrétien. Je lui ai expliqué ma rencontre avec Nietzsche et avec Ménélaque, et comment le christianisme n'était pour moi que l'éternelle tentation"...⁵

Puis, *La N.R.F.* lancée et *La Porte étroite* ayant commencé à y paraître, Gide part pour l'Italie le 2 mars. Quatre jours avant, il est venu passer un long moment rue de Tournon, chez Rivière, à qui il a parlé de Dostoïevski et de Poe, et "presque ordonné d'aller voir Isadora Duncan". Le 12 mars, Rivière lui écrira très longuement — lettre belle et importante, que Gide devait intégralement publier dans le numéro d'*Hommage à Jacques Rivière* de *La N.R.F.* :

"(...) J'ai donc vu Isadora Duncan, et je l'ai trouvée très "belle et elle m'a beaucoup ému. Seulement j'ai passé mon temps à "me révolter intérieurement contre un mot que vous m'aviez dit sur "elle et que j'ai senti par tout moi-même ne pouvoir accepter. A "aucun instant je n'ai eu le sentiment d'un "paradis perdu". Cette "paix dans le mouvement, cette mesure du désir, ces élans contenus, "ces gestes, dont le simple déroulement est la satisfaction, ne me "sont rien, ne peuvent rien être pour moi. Comment pourrais-je re- "gretter un temps où le désir était par chaque minute comblé et "s'évanouissait sans cesse en son contentement. Mon paradis est au- "tre et plus amer. (...)

Philippe", il écrivait alors à Fournier : "Si le *Mercur*e s'obstine à ne pas me publier, j'enverrai mon *Rêve* directement à Gide." (*Correspondance*, II, 260.)

3. *L'Introduction à une Métaphysique du Rêve* paraîtra en effet

"Tout cela est très chrétien : "Il est doux de ne pas être "tout à fait de ce monde." Il est doux de ne pas y trouver sa nourriture. C'est vrai : je suis très empoisonné par le christianisme. "Mais je suis fier de l'être et j'ai reconnaissance au christianisme de m'avoir dès l'enfance désatisfait. (...)

"Sans doute il est étrange que je vous dise ces choses à vous "qui avez isolé le désir, et l'avez comme divinisé. Seulement je "crois que mon désir est bien autre que celui de Ménalque ; sa "nourriture n'est pas terrestre ; sa satisfaction n'est pas pro- "chaîne et il ne renâit pas sans cesse de son évanouissement. (...)

"Mon désir est tenace, aveugle et crédule. Il croit à son objet, il "veut un paradis qu'il ne trouvera pas (...).

"C'est pourquoi je veux conserver ma foi en la valeur telle "qu'elle de toutes choses. Je n'interviendrai pas en moi-même pour y "modifier mes aveuglements et mes partialités. Je ne renoncerai pas "à me tromper, parce que mon seul bonheur est mon désir, et que mon "désir n'existe que s'il se trompe. Voilà le passage que j'avais "essayé en vain de vous expliquer entre ce que je pensais de l'in- "suffisance de Ménalque et mon idée du maintien total des valeurs. "Ménalque avec son amour de toutes choses le même est forcé de ta- "rir son désir, parce qu'il s'y complaît, oubliant la nécessité de "l'objet pour en conserver la violence, et l'ingénuité. Mais il "faut pour que le désir même soit bonheur que les choses demeurent "bien et mal, que subsiste la croyance à leurs différences abso- "lues.

"(...) je ne suis pas malheureux, je ne veux pas que l'on dise "que je suis malheureux. Il est trop simple d'être malheureux. Com- "ment serais-je malheureux puisque pour toute chose j'ai un désir "et qui ne peut pas finir en ce monde !"

"Il faut me pardonner tout ce que je viens de dire. J'ai un "grand désir de me donner. Mais je suis très maladroit à me don- "ner. (...)

"Vous vous demanderez peut-être pourquoi je tiens si fort à "vous accabler de telles confessions. — Mais je me suis senti à de "certains moments si près de vous, tellement dans la même attitude "en face des choses que, pour me rassurer moi-même, j'ai le besoin "de vous proposer ce que je crois différences. (...)" 6

dans *La N.R.F.*, mais seulement dans le n° 10, de novembre 1909. La première collaboration de Rivière à la Revue sera un article sur le *Bouclier du Zodiaque* de Suarès, dans le n° 3 d'avril 1909.

4. Dès le mois d'août précédent, Rivière écrivait qu'avec son *Introduction* il avait voulu "à la fois prouver quelque chose et le détruire en le prouvant trop (...). Bref, un commentaire de *Paludes*." (*Correspondance* citée, II, 234.) Cf. la "Postface pour la deuxième édition de *Paludes* et pour annoncer *Les Nourritures terrestres*" (Pléiade, pp. 1476-9).

5. Lettre à Alain-Fournier du 26 janvier 1909, *Correspondance*, II, 265.

Voici, inédite à ce jour, la réponse de Gide :

Rome, 16 mars 09.

Cher ami,

Je cède au plaisir de vous répondre aussitôt — de vous écrire du moins, car quel moyen de répondre à votre lettre ? Vous vous y défendez contre je ne sais quoi — et me prouvez par la complexité même de votre effort la richesse, la personnalité et la générosité de votre nature. Mais tout au plus pouvez-vous protester contre Mé-nalque : vous ne réussissez pas à vous opposer à moi, précisément parce que je m'oppose sans cesse à moi-même ; et rien ne peut vous rapprocher davantage de qui je suis, que de repousser qui j'étais. Mais croyez-moi : ce besoin de se sentir différent de ne signifie que pour des piètres natures qui consultent leur originalité à la manière dont on consulte son chronomètre. Vous n'êtes pas de ceux-là ; vous vous déborderez sans cesse et je n'en veux la preuve que dans cet amour de l'insatisfaction que vous dites. Vous déciderez vous-même si je la peux comprendre après avoir achevé de lire ma Porte étroite. J'ai écrit à Schlumberger avant-hier pour vous la faire envoyer.

Je souffre de vous la donner à lire dans un texte encore si imparfait ; je n'ai pu en corriger les épreuves (de la revue).⁷ Et depuis que je suis ici n'ai cessé que depuis deux jours de gratter, polir, limer, supprimer, récrire — consterné de ce que j'avais pu laisser encore d'inutiles insistances, de veuleries, d'ambiguïtés, d'impropriétés, d'incorrections. (En particulier la phrase que cite votre ami Bichet⁸ a sauté.) Puis, ce dont je ne suis pas responsable, l'indication des chapitres a été omise, de sorte que les pauses ne sont pas observées et qu'on étouffe à l'ingestion d'un morceau si compact. — Tant pis. Vous aurez aussi le livre.

6. La N.R.F. n° 139, avril 1925, pp. 758-62.

7. Il vient d'écrire à Jean Schlumberger : "Cher Jean, Nous nous brouillons, si vous ne trouvez pas le moyen de m'envoyer des épreuves de La Porte étroite III (...) à Rome, poste restante — que je corrigerai et renverrai aussitôt. (...) achevant de relire

On a dû, m'écrit Schlumberger, faire sauter au dernier moment les proses de votre ami Bichet ; j'en suis fâché — mais qu'il pense bien qu'il ne perd rien à attendre.

Je reprends votre lettre... oui, "paradis perdu" (laissons Isadora de côté, ou ne la prenons que pour exemple), mais qui vous dit que ces larmes qu'arrache de moi son harmonie aisée ne restent pas pour moi préférables... Non, je ne pense pas que Goëthe lui-même ait consenti à racheter au prix de ces larmes cette paix souriante que l'inquiétude de l'homme a troublée — à jamais, à jamais... Lisez plutôt son admirable Prométhée, non point seulement le monologue qu'on donne avec ses poésies, mais tout le petit drame.⁹ Mais ne croyez pas ici que je discute ; ni que je réponde à votre lettre ? Simplement je vous écris parce que votre lettre m'y invite et m'explique cette sympathie qui m'attira vers vous d'abord.

M'étant découvert des amis — exquis — parmi les Bénédictins du Mont-Cassin¹⁰, j'irai sans doute faire auprès d'eux une courte retraite que le temps tiédra.

Au revoir. Bien affectueusement votre

André Gide.

o°o

La lettre qu'on va lire est adressée au 15 de la rue Froidevaux : c'est là que Jacques Rivière, après son mariage avec Isabelle Fourrier (le 24 août 1909), a installé son jeune foyer. Il vient de communiquer à Gide le manuscrit de la longue étude qu'il lui a consacrée (et qui sera publiée dans *La Grande Revue* des 25 octobre et 10 novembre 1911)...

Cuverville, 26 juillet 1911.

O mon ami ! je reste tout bégayant devant cette feuille blan-

le II, j'y trouve, malgré le zèle que vous y aurez pu apporter et les corrections excellentes, certains défauts d'espacement (par ex. p. 179 principalement, au bas de la page, c'est le chapitre VI qui commence, et il était très important de l'indiquer ; tel qu'il est présenté, mon texte est indigestement et laidement compact, illogiquement compact) et certaines corrections que j'eusse apportées de mon côté." (Lettre s.d. (début mars 1909), inédite.)

B. De René Bichet (le "petit B.", condisciple de Rivière et de

che et ne sais comment raconter la grave et violente joie qui m'enivre. Narcisse devant la Source, avec quelle attention j'écoute son flot minutieux ; non point amoureux de mon image, mais terriblement anxieux d'en prendre bonne connaissance, pour fuir à neuf ma ressemblance que je hais, et, cette fois, grâce à vous, plus sûrement la fuir, plus délibérément, plus éperdument que jamais.

Je vous expliquerai un jour le secret de ces refus, de ces résistances, et l'affabulation centrale de l'extraordinaire (et indécible) drame qui s'invente et s'informe à travers moi — et dont mes livres ne sont qu'un reflet diminué, qu'un parodie craintive, — semblable à la comédie dans Hamlet, ou rappelant ces petits miroirs qu'on voit dans certains tableaux hollandais réfléchir incisamment cette partie de la pièce à quoi le peintre tourne le dos...¹¹

"Joie terrible"...¹² vous avez de ces alliances de mots, mon ami, qui touchent au secret de mon cœur ; avec quelle tremblante émotion je vous lis.

Pourrez-vous bien comprendre ce qu'elles sont pour moi, ces

Fournier à la cagne de Lakanal, normalien et agrégé, qu'une malheureuse initiation à la morphine devait emporter en 1912, à vingt-six ans), *La N.R.F.* allait publier trois proses poétiques ("L'Attente, Fête, Histoire de l'Épi", n° de juin 1909), puis un fragment du *Livre d'Orphée* en mars 1910, "Le Livre de l'Amour" en mars 1911 et "Le Livre de l'Église" en août 1911.

9. Gide devait plus tard traduire ce drame. Sa traduction ne fut publiée qu'en mars 1951, dans une édition de grand luxe (tirée à 183 ex., avec des lithographies de Henry Moore, Paris : Henri Jonquières - P.A. Nicaise éd.), et n'a jamais été réimprimée.

10. C'est lors de son séjour à Rome en janvier-février 1898, où il avait retrouvé Maurice Denis, que Gide était entré en relations avec la célèbre abbaye : Paul Sérusier, le compagnon de voyage de Denis, venait d'avoir une crise de *delirium tremens* et d'être admis au Mont-Cassin pour une cure de désintoxication. V. une évocation de l'"inoubliable séjour" que Gide y fit en mars 1909 dans la "Dédicace" des *Notes sur Chopin*, ainsi que dans sa lettre à Maurice Denis, s.d. (fin avril 1909), publiée dans le *Journal* de celui-ci, t. II, pp. 111-2.

11. Cf. le *Journal* de 1893, Pléiade p. 41.

12. On lit dans l' "Éloge d'André Gide" qui termine l'étude de

pages ? à quel point j'en avais besoin — et quelle réalité brusques elles donnent à tout ce dont je veux m'évader ! Je me glisse voluptueusement à travers vos osseaux, comme à travers des pertuis étroits le serpent qui veut muer, qui sent que sa peau colle à lui ; qui se frotte.

Et maintenant, qu'il me tarde de vous voir travailler à autre chose ! Certaines pages de votre étude sont écrites excellentement (et presque l'étude entière) avec cette extraordinaire et pathétique pétrissure des mots et de la pensée qui vous est si particulière et que j'aime tant. — Mais je sens bien que vous aussi, vous allez être terriblement gêné par vous-même — et que la réalité va trouver en vous peu de place pour s'asseoir.

C'est un grand jour, tout plein d'été ; j'ai dormi ; le ciel est sans défaut, sans ombre ; je viens de terminer Tom Jones ; le courrier m'apportait, en même temps que votre étude, les Éloges (enfin !) ¹³ qui distillent pour moi une sorte de sirop fermenté qui porte à la tête et au cœur ; je les relis inlassablement et avec une joie grandissante.

J'ai écrit à Valéry Larbaud pour faire revenir de Londres ¹⁴ une lettre de Fournier qui s'y était égarée.

Dites-moi quoi de neuf de votre femme ¹⁵ et de vous-même. Nous pensons à vous et parlons de vous bien souvent.

Rivière : "Je contemple celui qu'aucune défaite n'a touché. De là cette joie terrible dont il est possédé et qui fait que s'écartent de lui tous les grands blessés." (Études, rééd. 1948, p. 203.)

13. Dix-huit poèmes d'Éloges avaient paru dans *La N.R.F.* de juin 1911, dans un texte "complètement défiguré" par les coquilles. "Pour réparer le dommage causé à Saint-Jérôme Léger", Gide avait décidé la réimpression immédiate du texte en plaquette : c'est celle-ci qu'il vient de recevoir. Rappelons que le futur Saint-John Perse est alors en correspondance avec Jacques Rivière depuis deux ans (v. des extraits de cette correspondance dans l'éd. *Pléiade* des Œuvres complètes du poète).

14. Gide vient de passer une douzaine de jours à Londres, d'où il est revenu le 21 juillet.

15. Isabelle Rivière accouchera de son premier enfant (Jacqueline) le 24 août.

Au revoir. Il me reste tout à vous dire. — Je suis tout souffrant du côté de Copeau et m'inquiète beaucoup de lui. (1)

Votre ami

André Gide.

(1) Il est vrai que je ne lui ai pas écrit, moi non plus, depuis longtemps.

°°

Voici enfin la longue lettre que Jacques Rivière écrit à Gide après avoir achevé de lire *Les Caves du Vatican*, qui paraissent alors dans la revue dont il est devenu, depuis deux ans, le secrétaire de rédaction.¹⁶

Le 21 Février 1914.

Cher ami,

Je me sens tout honteux de ne vous avoir pas encore parlé des Caves. [Pourtant depuis le moment que je les ai finies, l'envie me tient de vous en écrire. Il y a quelque temps déjà, j'avais commencé une lettre pour vous. Mais je ne me sentais pas assez tranquille. Maintenant que j'ai donné mon bon à tirer¹⁷, j'ai l'illusion d'avoir un peu de liberté — dont je veux profiter (bien que d'esprit assez abruti).

L'importance de votre œuvre se reconnaît à ses imperfections. C'est une œuvre dont vous n'avez pas été maître. Il y a quelque chose en elle qui a fait craquer votre maîtrise. Sa motière même a été assez forte pour se débarrasser de vous par moments, pour vous désarçonner. Ne croyez pas que je veuille indiquer ici quelque vice profond que j'aurais découvert dans les Caves. Pas du tout. Le défaut auquel je fais allusion est des plus simples, des plus superficiels et de ceux qui me plaisent tout particulièrement. Je trouve le livre mal composé. Il y a, à mon sens, une disproportion flagrante entre la masse formée par les quatre premières parties et

16. Numéros de janvier, février, mars et avril 1914 de *La N.R.F.*

17. Sans doute le bon à tirer du numéro de mars de la Revue.

cette merveilleuse dernière partie, dans laquelle vous vous élevez à une hauteur que vous n'aviez jamais même approchée. Car, malgré tout, les quatre premières parties ne sont que l'exposition de l'œuvre ; le drame ne commence qu'au moment où l'on voit Lafcadio rêver dans son compartiment. Je ne veux pas dire que les quatre premières parties ne soient pas intéressantes par elles-mêmes ; mais, quand on a tout lu, justement on leur en veut d'avoir été intéressantes, de nous avoir distraite de cela qu'au fond elles eussent dû seulement préparer. Ce n'est pas seulement une disproportion au point de vue de la quantité ; je ne veux pas seulement dire qu'il y en a trop dans les quatre premières parties et pas assez dans la dernière. Mais il y a un disparate entre les deux groupes au point de vue — comment dirai-je ? — de l'orientation des détails. Je veux dire (et je le dis bien mal) que dans les quatre premières parties tous les détails sont tournés vers ce qui est raconté au moment présent, vers l'objet immédiat qu'ils servent à préciser et à rendre sensible. Tout ce que contiennent ces quatre premières parties les concerne exclusivement, se rapporte à elles, est à leur service particulier. Au contraire, lorsqu'on passe à la dernière partie, tout se met à marcher vers autre chose, vers une suite. On ne lit plus rien qui n'ait un sens, une pente, une intention extérieure à soi. — En d'autres termes, l'observation est d'une nature tout à fait différente dans les 4 premières parties et dans la dernière : d'un côté elle est statique, de l'autre dynamique ; d'un côté vous ne voyez et vous ne notez que ce qui appuie, renforce, sert à établir, de l'autre uniquement ce qui indique, poursuit, sert à faire arriver. D'un côté vous n'inscrivez que des traits, de l'autre que des mouvements.

Tel est, selon moi, le seul défaut des Caves : un défaut de composition, une différence de nature entre les trois premières quarts de l'œuvre et le dernier. Ce n'est pas la même espèce de roman au début et à la fin. On dirait que vous avez commencé par regarder vos personnages dans un plan où vous aviez le temps, et qu'ensuite, sur un certain signal mystérieux, ils se sont mis à dé-

taler sous vos yeux avec une rapidité vertigineuse, comme des coureurs faisant un 100 mètres.

Cher ami, j'espère que vous sentez avec quelle tranquillité, quelle assurance dans toute mon amitié, avec quel plaisir même je vous signale ce défaut. C'est qu'il me paraît n'avoir aucune espèce d'importance ; bien mieux, c'est que j'y vois, comme je vous le disais tout à l'heure, une des marques les plus évidentes de la nouveauté, de la force, de la profondeur (au sens propre) des Caves par rapport aux œuvres qui les ont précédées.

Et maintenant, que je vous dise combien j'aime toute la partie de Lafcadio. Quel magnifique pendant de Paludes ! C'est la même atmosphère ; tout se passe dans ce même plan, où la réalité vient prendre les ordres de l'esprit et suit à la fois sa logique et ses inconséquences ; tout arrive avec ce même absurde à propos, cette même manière de venir faire le commentaire et la critique de la question posée par l'esprit. Il y a cette même facilité du monde, cette même bonne volonté maligne et stupide des événements, ce même air entendu qu'ils prennent pour venir déposer leur bulletin, tous jours complice.

Mais il y a bien autre chose. C'est Paludes, oui, mais qui a pris un corps, qui a passé dans l'action. Le premier Paludes, en somme, malgré ses va-et-vient, ses démarches en tout sens, restait tout entier dans le plan de l'esprit. Si les événements s'amusaient à venir faire le commentaire de l'idée, c'est que l'idée les déterminait directement, d'une façon ouverte et avouée ; elle les suscitait selon ses besoins, comme dans les rêves. Il n'y avait d'événements que ceux qu'elle voulait bien.

Dans Lafcadio, c'est bien autre chose. L'esprit est toujours au premier plan, il est toujours le lieu du drame ; mais il a consenti à se départir de sa solitude et de sa souveraineté ; il est descendu à la rencontre des événements, il est allé aussi loin que possible vers eux et il les a reçus dans leur disposition naturelle et concrète ; il a accepté leur enchaînement et n'a cherché sa con-

firmation que dans la suite spontanée de leurs péripéties. Plus de marches et de contremarches dans l'aventure. Une seule aventure qui a résorbé tous les petits mouvements. — De là l'extraordinaire importance du débat intellectuel, et par contre-coup la gravité subitement accrue de l'irrévérence.

Je ne connais rien de plus étrange et de plus fort que les quelques moments de l'âme de Lafadio, pendant qu'il est aux prises avec son crime accompli. Toute sa pensée devenue subitement active et représentée devant lui, la façon dont tout pour lui se passe, arrive, se produit. Vous voyez ce que je veux dire.

J'avoue que j'aurais aimé l'extrême fin plus développée, plus aboutie. J'ai peur que vous n'ayez un peu éludé certaines conséquences actives de ce que vous aviez posé. Mais il n'importe ! Vous avez réussi à donner une existence terrible à une des extrémités de la pensée humaine, j'ajoute : à une de celles par où elle touche au néant et à la mort.

J'ai justement, à ce sujet, toute une autre lettre à vous écrire : sur l'irrévérence des Caves. Je voudrais vous expliquer en quoi elles me scandalisent, et en quoi non.

Ce sera pour ma prochaine minute de liberté. En tout cas, vous savez maintenant qu'elles m'ont apporté une grande joie.

Je suis votre ami

Jacques Rivière.